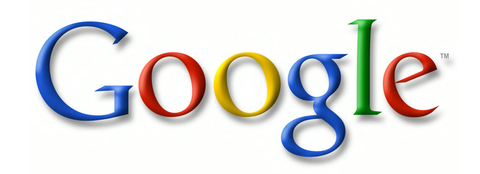


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

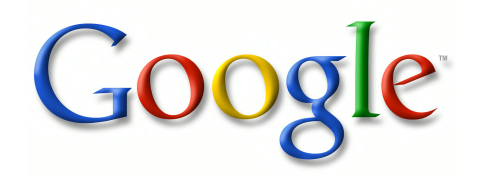
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

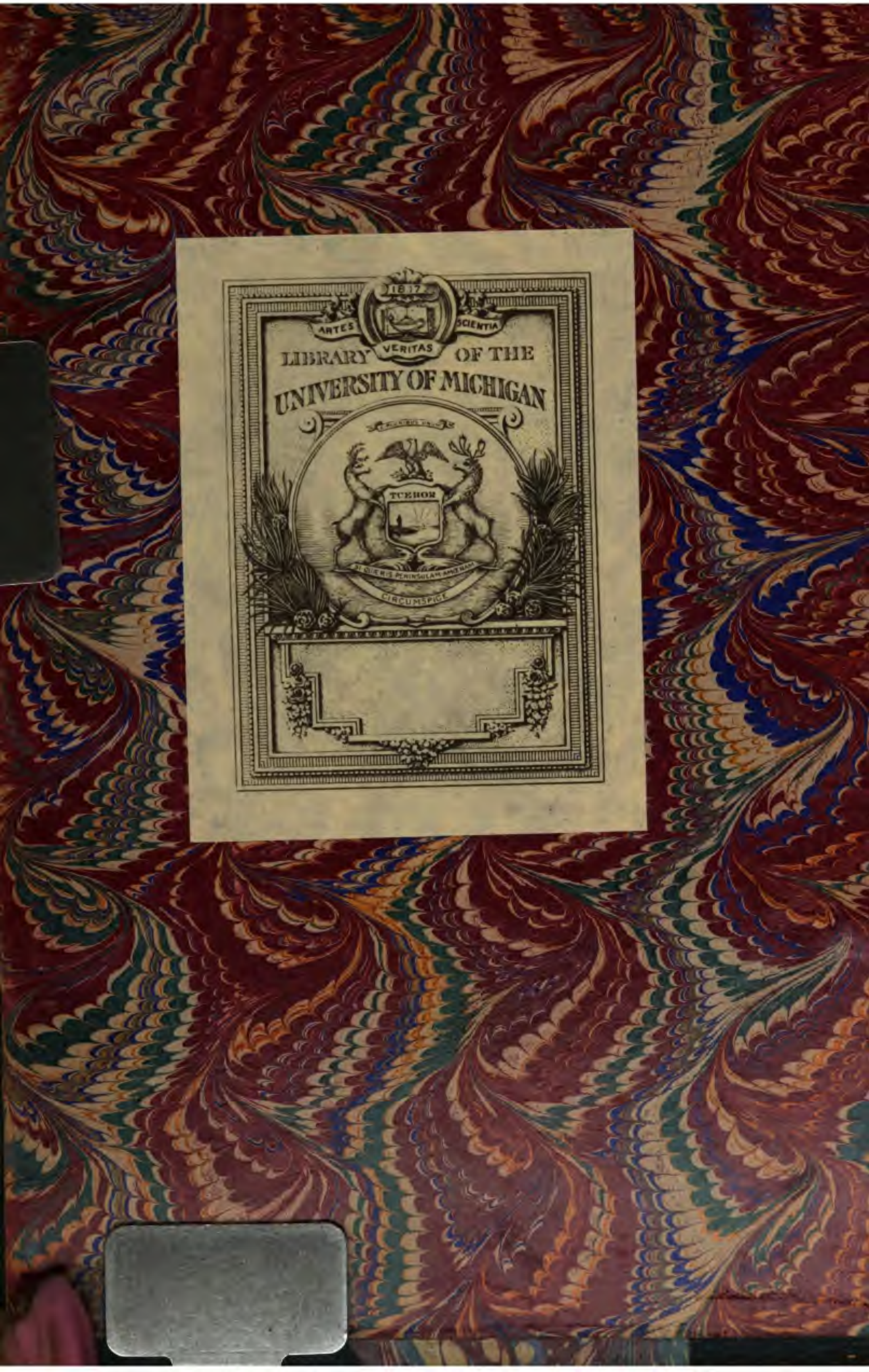
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

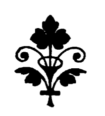

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



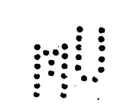
848
M224r

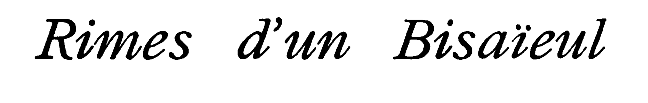
CHARLES MAIRE

Rimes d'un Bisaïeul



PARIS
A. LAHURE, ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9
—
MDCCCC





Rimes d'un Bisaïeul

ŒUVRES POÉTIQUES DE L'AUTEUR

42600 — Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus, à Paris.




UNIV.

[illegible]

Rimes d'un [illegible]

PARIS

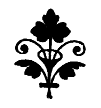
[illegible]

[illegible]



CHARLES MAIRE

Rimes d'un Bisaïeul



PARIS
A. LAHURE, ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9

MDCCCC

1900

Rom. Lang. Seminar
7-24-44
50731

AVANT-PROPOS

RGF 4-17-44

Quelle que soit la santé, bonne ou mauvaise, quels que soient le bonheur ou les soucis, les plaisirs ou les chagrins, — la poésie, vêtue en prose ou en vers, chanson ou élégie, est toujours accueillie en amie, comme un *à côté* de la vie réelle, aidant à oublier le temps qui s'enfuit. Mais, lorsque l'âge nous rapproche de l'heure inévitable de la mort, il faut que l'esprit soit bien imprévoyant ou bien troublé par les fièvres du cœur pour ne pas se préoccuper, avec tristesse et souvent avec effroi, du prochain anéantissement du *moi*.

En écrivant les pages de ce livre, le *Bisaïeul* subissait aussi cette tristesse, et s'il a pu y échapper quelquefois, il le doit à la pensée de ses enfants et au spectacle de la nature.





DÉDICACE

Les rimes que voici, dernières poésies
Qu'à sa plume dicta le cerveau du vieillard,
Parmi ses souvenirs avaient été choisies
Dans son âme et son cœur, et non par le hasard;

Et chaque fois, quand il se met à les relire,
En y reconnaissant sa vie et son passé,
Il y retrouve, encore ému, chaque sourire
De femme dont jadis le rêve l'a bercé.

Vous, mesdames, à qui son vieux cœur les dédie,
Ne tenez point rigueur à sa plume étourdie,
Car vous n'ignorez pas qu'en dépit de ses ans,
S'il est vieux au dehors, il est jeune en dedans.



A MES LECTRICES

Pour trouver un accueil amical et sincère,
A qui vous adresser, rimes de mes vieux jours?
L'état d'âme et le cœur du *penseur solitaire*
Se montrent si changeants, qu'il hésite toujours.

Beaucoup de passions et de rudes épreuves
Ont agité sa vie, et tantôt la raison,
Tantôt la fantaisie, y mèlent à foison
Des sujets trop vieillis à des choses trop neuves.

Vous sentez mieux que nous et plus diversement,
Lectrices de tout rang, femmes de tous les âges;
La forme importe peu, c'est par le sentiment
Que vous m'allez juger en parcourant ces pages.

N'y blâmez point surtout quelque jeune chanson.
Quand j'ai dit à mon cœur, pour écrire mon livre :
Parle-moi du printemps ou fais-le-moi revivre,
Ma plume malgré moi s'est mise à l'unisson.

Ce n'est pas le vieillard qui près de vous s'empresse,
C'est l'Autrefois qui s'en revient, à son appel,
Faire des fouilles dans le registre éternel
Où dorment, sans vieillir, les heures de jeunesse,

Et qui vous ose offrir, en toute humilité,
Son nouveau livre, en comptant moins, je le proclame,
Pour le bien accueillir, sur la bénignité
Des hommes, que sur l'indulgence de la femme.

« Car un auteur ne sait jamais qui le lira, »
Nous a dit Richepin. Qui le contredira?
Serait-ce vous, madame au tout charmant sourire,
Ou vous qui n'osez point du poète médire,
Non plus que de Musset, Byron ou Sénancour,
Auxquels votre âme aussi, peut-être, a fait la cour?

PARAPHRASE

EN CONSERVANT LES MÊMES RIMES
D'UNE STANCE RELIGIEUSE D'ARNAULD D'ANDILLY

Veux-tu de ton esprit chasser l'inquiétude
Et goûter la douceur d'une solide paix,
Fuis le trouble des sens qui laisse des regrets,
Et, pour les éviter, cherche la solitude.
C'est là que, renonçant à tous les vains plaisirs,
Quelque amour idéal comblera tes désirs
Et, de tes passions venant calmer l'orage,
Aura ton corps pour temple et ton cœur pour autel;
La vision sera pour toi comme une image,
Descendue ici-bas, de quelque ange mortel.





LE BISAIEUL

Qu'est-ce qu'un bisaïeul? Un être trop vieilli
Et dont l'expérience a perdu son prestige,
Que celle du grand-père a mise dans l'oubli
(Ce dont son cœur parfois, sans rien dire, s'afflige).
Dans la famille, il sert de décoration,
Comme, dans la *chambrée*, un ancien uniforme,
Et quand il parle, on dit : silence, attention!
Aux petits enfants qui l'écoutent pour la forme.
On respecte ses goûts, en craignant à la fois
Sa vieillotte ironie et son narquois sourire,
Et s'il vient à vanter les choses d'autrefois,
Chacun doit dire *amen* et ne pas contredire.

. . . .

Mais si, des bisaïeuls, envers les jeunes gens,
Les jugements parfois sont quelque peu sévères,
Il en est que la vie a rendus indulgents
Pour les cœurs égarés au pays des chimères;

2

Il en est dont le souvenir du temps passé
Inquiète toujours la tardive sagesse
Et les empêche d'interdire à la jeunesse
Tous les sentiers par où, jeunes, ils ont passé.
Où leurs deux mains cueillaient la fleur chère à leur âge,
Où la passion folle et son subtil poison,
Les entraînant parfois vers un trompeur mirage,
Avaient troublé leurs sens et souvent leur raison.
De leur bouche il ne sort que de douces paroles
Accompagnant des vœux de paix et d'union;
Juges ou confidents, ils n'ont dans ces deux rôles,
Pour chaque repentir, qu'une absolution.

. . . .

En écrivant à vos côtés ce dernier livre,
A l'heure où du tombeau je vais franchir le seuil,
Pour vous, si quelque temps Dieu me fait encor vivre,
Je voudrais être, ô mes enfants, ce bisaïeul.





VAINCUS DU TEMPS

A Monsieur Edmond Thévenin.

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages.

MALHERBE

En face du passé, déjà depuis longtemps,
De mes sens affaiblis subissant l'infortune,
Pour mes yeux obscurcis, le soleil du printemps,
Comme le souvenir, n'est plus qu'un clair de lune.
En écoutant parler et raconter mon cœur,
Aux injures du temps en vain je me dérobe,
Mes cheveux blancs, chevelure de tout macrobe,
Ont enfin à ma barbe assorti leur blancheur.
— Je ne puis qu'enseigner, avec autorité,
Ce que m'a lentement appris l'expérience :
« Que l'amour se transforme et devient charité
Chez tous ceux qui n'ont pas renié sa puissance,

Et que la vie apprend, à qui veut le savoir.
Que juger le prochain est acte téméraire,
Qu'envers lui l'indulgence est la loi du devoir,
Et que pour vivre en paix il faut pouvoir se taire;
Que nombre d'égarés ne sont que des victimes
Des dons de la nature ou d'un milieu fatal,
Et qu'on voit rarement les vertus magnanimes,
Pour gouverner la foule, avoir un piédestal.
— Je puis encore, autorisé par la souffrance,
Préparer les cœurs à la résignation
Des beaux projets que fait en vain l'adolescence,
La pousser au bonheur loin de l'ambition;
Mais je n'attristerai point ses jeunes pensées
En lui montrant comment un jour tout passera,
Et le prochain départ des choses caressées
Tendrement, que bientôt rien ne remplacera.
Ainsi que j'ai passé, devront passer de même
Tous ceux qui devant moi vont, d'un pas confiant,
Vers l'avenir trompeur dont le sourire blême
Est caché sous un masque enluminé, brillant.
— Après avoir suivi longtemps en vain le fleuve.
Espérant aborder dans un pays bien cher,

Ils rejoindront la rive et, lassés de l'épreuve,
Laisseront l'onde aller se perdre dans la mer.'
— Pareils aux romans que les femmes et les sages,
Fous ou savants, pendant leur vie, ont effeuillés,
Vous passerez aussi, rêves de tous les âges,
Et des plus tendres cœurs vous serez oubliés!



MEMENTO

Le seize octobre, une mort, puis une naissance,
L'une sur un berceau, l'autre sur un cercueil,
Avaient gravé (joie et regrets, espoir et deuil!)
Pour mon cœur, cette date et double souvenance;
A la fin du mois d'août un enfant me naissait
Lorsque j'en conduisais un autre au cimetière;
La même date encore, en septembre, unissait
La fête de l'épouse et la mort de mon père;
Et d'une sœur qui fit sur terre un court séjour
La naissance et la mort furent un même jour!

. . . .

Hélas! que de fois j'ai, pendant mon existence,
Retrouvé, réunis, la vie et le tombeau,
Sur un vieil almanach, sorte de memento
Où j'avais inscrit leur amère concordance,
Livre souvent relu, dévot comme un psautier :
Qu'ils sont nombreux les noms, sur mon calendrier,

Dont j'ai noté les longs ou courts pèlerinages,
Naissances et décès, fêtes et mariages!
Combien de fois ainsi devrai-je inscrire encor
A côté d'un sourire un souvenir de mort?
— Pourquoi le sort met-il si souvent en présence
Ensemble, un même jour, la joie et la douleur,
Réclamant l'une un chant et l'autre le silence,
Contraste impie auquel est immolé le cœur!
Est-ce pour rappeler à notre imprévoyance
Les caprices auxquels nous soumet le Destin
Et qu'on ne doit jamais compter sur la constance
Du bonheur qui nous est offert par le matin?...

. . . .

Souvenons-nous toujours de la Danse Macabre :
Quelquefois, en suivant tout rêveur un chemin,
Un cheval de pur sang, que l'on monte, se cabre
Et nous jette meurtris dans le fond d'un ravin.

16 octobre 1899.





DE PROFUNDIS

Il est un grave chant qu'on n'entend qu'une fois,
C'est celui des adieux, du triste adieu suprême
A tout ce qui charma : les champs, les prés, les bois,
La famille, ainsi que les êtres que l'on aime.
C'est vainement alors que le cœur aux abois,
De quelque mélopée émue, ou d'un poème
Gardant le souvenir, veut évoquer le thème
D'une chanson vieillie entendue autrefois.
En vain, aussi, l'engageante et belle Nature
Aux derniers regards de celui qui les aima
Montre ses champs, ses bois, sa divine parure,
Et le sourire qui bien longtemps le charma :
L'espérance à son cœur est à jamais ravie,
C'est le *De Profundis* des rêves de la vie.

26 juin 1899.





LA CLOCHE DU PASSÉ

A Marie, ma fille bien-aimée.

Lorsque le bisaïeul, sentant son départ proche,
Afin de détourner sa pensée aux abois
De l'importun souci, met en branle la cloche
Qui sonne dans son cœur les heures d'autrefois,

C'est près du feu, l'hiver, qu'il se plaît à l'entendre,
Assis sur un vieux siège bas du temps passé,
Où, jadis, devant l'âtre, il tenait caressé,
En réchauffant ses pieds, un nouveau-né bien tendre,

Qui d'un grand deuil était le regret souriant.
Le feu qui pétillait, ainsi que sa lumière,
Excitaient les éclats du rire de l'enfant
Dont sans cesse un écho sonne l'heure première....

L'enfant que je tenais ainsi sur mes genoux,
C'était toi, chère fille, aujourd'hui devenue
Belle et vaillante mère, et dont chaque venue,
Au Fréhaut, pour ton père, est un bienfait si doux.

25 février 1900.





L'AUTOMNE DU VIEILLARD

A Monsieur Léon Traxelle.

L'automne est revenu, mêlant sa note émue
Aux soupirs de septembre et, dans mon cœur, remue
Les souvenirs vécus de chaque automne ancien.
— Le soleil, plus oblique, imitant le bon chien
Qui se couche en rampant au-devant de son maître
Jusqu'au fond de ma chambre entre par la fenêtre;
Sur les guérets, tout fiers de ce tardif honneur,
On voit fleurir la verge d'or et la linière,
Quelques rares bleuets, oubli du moissonneur,
Mais surtout, reparue, une moisson entière
De marguerites, que dédaignent les troupeaux;
Des trèfles dans le pré qu'entourent des fougères;
Dans le jardin, les hauts buissons bleus des astères;
Sur les fossés, l'eupatoire, près des roseaux.
On voit des papillons s'ébattre et se poursuivre,

Joyeux comme au printemps, tout étonnés de vivre.
Le souci refleurit ; la feuille des ronciers,
Qui bravera l'hiver, de rouge sombre est teinte :
Telles sont, sur le sol, celles des vieux poiriers,
Qu'abandonna la sève, où la vie est éteinte;
Sur les branches de mes amis les églantiers,
Le cynorrhodon a remplacé l'églantine;
Au milieu des massifs des persistants rosiers,
De temps en temps s'ouvre une tardive hermosine;
Des graciles fusains les petits fruits rosés
Aux premiers jours d'octobre ont voulu faire fête,
Et tous mes fuchsias sont de fleurs pavoisés,
Insouciants du sort qui pour elles s'apprête.
Dans le bois où déjà s'effeuillent les bouleaux,
De la pâle scabieuse, emblême de veuvage,
En suivant les sentiers, on peut sur son passage
Cueillir de vrais bouquets qui, sans être nouveaux,
Sans avoir les senteurs au printemps respirées,
S'embelliront des boules blanches des spirées....

. . . .

De tout cela le cœur du vieillard est féru,
Plus ému que celui de l'ardente jeunesse,

Qui n'y voit qu'un spectacle, un sujet de tristesse,
Et, pour le savourer, n'a pas assez vécu.
— La chose finissante a sa mélancolie,
Une douceur d'adieu qui sourit et qui plaît,
Mais, pour les jeunes, la rougissante forêt
N'est, simplement, que par son feuillage embellie,
Sans que sa vue évoque en eux les jours passés
Ou le regret des temps qu'ils auraient traversés.

Sois bénie à jamais, consolante Nature,
Qui viens en ce moment réjouir mon regard
En enivrant de ton éternelle parure
La pensée et les sens du tranquille vieillard.





AVANT L'AUTOMNE

A mes enfants.

Après avoir fêté le retour de la neige,
J'ai fait le même accueil au printemps, à l'été,
Qui m'étaient arrivés suivis de leur cortège
D'impressions, de doux revoirs, de nouveauté.

Puisqu'il faut que tout passe, excepté l'espérance,
Je devais donc m'attendre aux regrets d'aujourd'hui :
Demain l'été doit fuir, entraînant avec lui
Les beaux jours dont j'avais tant fêté la naissance;

Et je ne puis que dire adieu, jusqu'au retour,
Comme le crépuscule aux derniers feux du jour,
A la beauté dont se parait encor septembre,
Et m'incliner devant les brouillards de novembre.

4

Mais les tristesses dont nous entretient l'hiver
Ont parfois leur douceur et leur mélancolie,
Et pour ses adieux à tout ce qui lui fut cher,
Le cœur a des baisers que jamais il n'oublie.

Quant à moi, c'est l'époque où je vous réunis,
Et bien loin de gémir quand l'été m'abandonne,
Je m'écrie avec joie, en vous voyant unis :
  Arrière été, revenez vite automne.

22 septembre 1899.



VERS

ADRESSÉS A MES PETITS-ENFANTS, MAURICE ET CLÉMENCE,
QUELQUES JOURS AVANT LEUR MARIAGE

Sur cette vaste mer du matrimonium,
A travers les récifs du condominium
Où votre confiante et double ardeur s'élance,
Mon voyage a pris fin et le vôtre commence.
Dans quelques jours, vous allez suivre, mes enfants,
La route où vous irez, côte à côte, longtemps,
Où le rêve d'amour qu'a fait votre jeunesse
Dans un élan de foi, va tenir sa promesse.
— Pour les cœurs amoureux, impatients d'aimer,
Ce n'est pas du début que l'heure paraît lente,
Mais celle qui termine et qui finit l'attente;
Et n'est-il pas trop tard pour m'écouter rimer
Des vœux paternels que je voudrais voir sans cesse
En s'épandant sur vous, réjouir ma tendresse!
Que chaque soir tous deux, vous tenant par la main,

Vous ayez, doux régal d'un constant lendemain,
Bon gîte, bon souper, et dans le cœur le reste;
Que, dans l'enivrement de la félicité,
Lorsque l'amour pour vous aura levé ses voiles,
En suivant les sentiers de la réalité,
Vous gardiez dans le cœur les visions d'étoiles
Qui vous ont ici-bas l'un à l'autre rivés;
Et que tous les bonheurs que vous aurez sur terre,
Soient, afin d'exaucer les souhaits du grand-père,
Moins ceux qu'il a connus que ceux qu'il a rêvés!

Mais conservez toujours vos deux pieuses flammes;
Pour vous guider plus tard, au delà du tombeau,
Dans la commune foi qui fleurit dans vos âmes
Et vous a rapprochés, — vous aurez un flambeau.

Paris, 15 avril 1899.



ENCORE ET TOUJOURS LA NATURE

Admirateur de tout ce qu'a fait la Nature,
De ses beautés contemplateur inassouvi,
Mon ancien cœur, amoureux de la créature,
N'est plus aujourd'hui par elle seule asservi.

Le regard de la femme et son charme adorable,
Souvenir des éclairs des belles nuits d'été,
Comme eux évanouis, pour mon cœur n'ont été
Que l'éblouissement d'un plaisir peu durable.

Des chimères d'antan le bonheur ineffable
Est désormais de moi pour toujours éloigné,
Et la Nature, alors, m'y trouvant résigné,
Seule pour le vieillard est restée immuable.

3 novembre 1899.



DANS LA FORÊT

A Madame Léon Traxelle.

La Forêt, pour qui l'aime, est un être sensible
Qui nous comprend et nous répond avec bonté;
Comme la femme, elle a ses heures de beauté,
De vive émotion, de charme intraduisible.

Chaque matin, avec un sourire indulgent,
Elle écoute les chants et la plainte amoureuse
De l'existence, dont elle est désireuse
D'entendre aussi la cantilène, au jour naissant,

Quand, sous le haut couvert silencieux des hêtres,
Dès son aube, le jour murmure à tous les êtres
Le réveil de la vie, et lorsqu'à son appel
L'écho répond par un cantique universel.

Mais, à l'heure du soir, autrement émouvante
Apparaît la forêt, quand à l'âme rêvante
Le mirage nocturne, aux regards ébahis,
De tous ses arbres noirs fait voir les fûts grandis;

La solitude y rend la pensée anxieuse
Et la chair même involontairement peureuse,
Isolée au milieu de ces muets géants,
Sombres, pareils à des fantômes menaçants.

C'est encore l'heure où l'âme qui se recueille,
Entre la rose ouverte et celle qui s'effeuille,
La prière du soir et celle du matin,
Sentant le peu de temps qu'accorde le destin
Pour s'asseoir au banquet qu'il nous offre sur terre,

Comprend, en s'enivrant du vin de la chimère,
La tendre vérité que proclame partout,
Sur notre destinée et son but immuable,
A nos cœurs inquiets, la Nature ineffable :
Que si jouir est quelque chose, — aimer est tout.

18 août 1899.

SOUS-BOIS DES NUITS ÉTOILÉES

A Marie Maire, ma petite-fille.

... Et tacito scintillant sidera motu.
SANNAZAR, *De Partu Virginis.*

Accompagnez mes pas, noctambules des bois,
Venez dans la forêt où s'entendent les voix
Et les appels de la hulotte et de l'effraie,
Langage amoureux dont l'accent étrange effraie
La superstition et les amants peureux;
Venez dans les sentiers des taillis moins ombreux
D'où l'on peut voir les étoiles silencieuses,
Dans leur course, à travers des lambeaux du ciel bleu,
Scintiller, et de leurs lointains rayons de feu
Rendre, en les caressant, les feuilles lumineuses.
Écoutez : rien ne bouge, autour de nous tout dort,
Et la nuit a donné la parole au silence;
Comme l'eau que le fleuve entraîne vers le port,
Chaque heure, en s'écoulant, va vers la souvenance.
Dépouillez votre cœur, sortez-en les secrets.

La Nature en repos et son œuvre endormie
Pour les craintifs aveux a chargé les forêts
De remplacer près d'eux la plus discrète amie.
Leur feuillage encor jeune a gardé les senteurs
Du printemps qui nous quitte en nous laissant ses [fleurs;
Des prés fauchés le soir la nuit s'est parfumée,
La brise caressante en est tout embaumée.
Par le cœur et les sens savourons loin du bruit
La paix et la douceur de chaque instant qui fuit :
Bientôt reparaîtra, précédé par l'aurore,
Le jour, fier du soleil et des beautés qu'il dore.

. . . .

. . . .

Quand reviendra décembre et ses jours écourtés,
Décembre le mois sombre, au zénith sans étoiles,
Le souvenir des belles nuits de nos étés,
De la brume pour moi traversera les voiles,
Et je verrai toujours, sans pouvoir l'oublier,
Du firmament de juin la voûte scintiller.

24 juin 1899.

RETOUR D'AVRIL

A Monsieur Léon Malgras (René d'Avril).

Avril, mois séducteur où tout se recolore,
La vue et les senteurs de tes éclosions,
Malgré ton cœur absent, dans le mien font éclore
Des sentiments d'amour et d'adorations.

Et si parfois tes jours se chargent de nuages,
Pareils aux messagers troublant de gais festins,
L'absolution est donnée aux soirs d'orages
Par la virginité de tes nouveaux matins :

Lorsqu'on veut oublier, c'est toujours la Nature
Qui vient panser la plaie ancrée au souvenir,
Et quand on veut aimer, c'est, avril, ta parure,
Qui fait croire encore à l'éternel rajeunir.

Tandis que l'avenir, pour moi, se décolore,
La vue et les senteurs de tes éclosions
A mon cœur tout vieilli viennent parler encore
De jeune amour, de rêve et d'adorations.

22 avril 1899.



A MES ENFANTS L. & M.

EN LEUR OFFRANT
UN BOUQUET DE VINGT-CINQ ÉPIS D'ARGENT
AU DINER DE LEUR VINGT-CINQUIÈME ANNÉE DE MARIAGE

Ce ne sont point vos estomacs, mais vos deux cœurs,
Que j'ai, mes chers enfants, invités à ma table;
C'est pour célébrer en famille, et tous en chœurs,
Vos vingt-cinq ans d'une union inaltérable.
Mais je n'ai qu'un *menu*, ce soir, bien indigent,
Et n'ayant pour dessert que des *épis d'argent*;
Gardez-en cependant la gerbe à moitié mûre,
Destinée à jaunir, m'a dit un bon augure,
Et, quand dans vingt-cinq ans reviendra messidor,
Ils seront transformés, pour vous, en épis d'or.

8 avril 1899.



ASILE PAISIBLE

Fuyez, éloignez-vous d'ici,
Ennui, chagrin, triste souci.
LA FONTAINE, *Astrée,* dernier vers.

Chevelure changeante où la Nature a mis,
Pour les rêves capricieux de ses amis,
Des décors variés; — *renaissante parure*
Dont la forêt selon les mois se transfigure,

Revenez, le repos ne vous est plus permis.
Voyez comment déjà travaillent les fourmis.
J'entends mon cœur, impatient de la verdure,
La demander, de tous côtés, à la Nature.

Lorsque par la chaleur tous mes sens ahuris
Et contre le grand vent toujours mal aguerris
Ont senti que contre eux la lutte est impossible,

C'est grâces à l'abri de vos dômes mouvants
Qu'ils jouissent, malgré le soleil et les vents,
En tout temps, au Fréhaut, d'un asile paisible.



LE CHANGEMENT

A Monsieur Eugène Tanette.

Le changement pour l'homme est un secret besoin
Contre lequel en vain proteste la sagesse.
L'esprit, le cœur, les sens, hélas! prennent grand soin
D'en proclamer les droits ou cacher la faiblesse

La fatigue et le goût font fi de la beauté
Devant le tribunal de la satiété,
Et souvent le désir de changer de toilette
Déforme les appas d'une femme bien faite.

Ce qui nous a servi se rejette au ruisseau,
Et chacun sacrifie au rêve du nouveau.

Le chanteur acclamé n'a cure de solfège.
L'artiste, pour son art, doit changer d'objectif.
Le bachelier lui-même, au sortir du collège,
Fait ses adieux à l'imparfait du subjonctif.

Tout change et la Nature est seule invariable,
Immortelle pour qui n'en connaît les destins;
C'est dans son sein toujours que le cœur misérable
Trouve un consolateur tout prêt dans ses chagrins.

[tonne,
Fleurs du printemps, forêts, vergers qu'avril bou-
Gazons verts souriants ou feuillages d'automne,
Vous dites au revoir lorsque vous nous quittez,
Mais vous ne changez pas, puisque vous revenez.

28 avril 1900.





PLUIE DE MAI

A Madame la Baronne M. de R.

Mes chanteurs du matin, rossignol et fauvette,
Sont muets; on n'entend que le « crâ » du corbeau
Et le cri sautillé de la bergeronnette,
Ce sautillant et gracieux petit oiseau.

Ma fenêtre, la nuit, était restée ouverte
Pour ouïr au réveil tous leurs chants réunis,
Mais il a plu; l'eau mouille encor la feuille verte
Et les oiseaux frileux sont restés dans leurs nids.

De ces pleurs de la nuit le printemps se délecte
Quand ils n'arrêtent pas les bras des travailleurs,
Et ne se plaint jamais lorsque la pluie humecte
La terre desséchée et rafraîchit ses fleurs.

Les sentes du Fréhaut, par moi si fréquentées,
Ont leurs attraits doublés par l'air qu'on y respire;
Les branches des sapins, de vert nouveau gantées,
Comme au sortir d'un bain ont l'air de me sourire.

Je n'ai plus le regret des chanteurs du matin,
Et ne me plains non plus du nocturne arrosage
En voyant tout si beau, si frais, si féminin,
Et perdant seulement un peu de gai ramage,

Car tout devra chanter dans la forêt ce soir,
Quand les oiseaux viendront me dire leur bonsoir,
Et de la nuit de mai la pluie, en importune,
Ne viendra plus troubler l'éclat du clair de lune.

15 mai 1899.



CYTHÈRE IGNORÉE

A Madame La Forêt, née Dryade.

Pourquoi, ma vieille amie, en se tournant vers nous,
Et, sans cesser, répétez-vous :
« Amoureux de la paix, venez vous joindre à nous,
Vous y serez mieux que chez vous.
En quête du bonheur, sachez quitter pour nous
Un monde insoucieux de vous,
Jamais on n'a connu l'inconstance chez nous.
Tout notre amour sera pour vous ».

Ha riposto l'invaghito :

« Hélas! mon cœur le sait, depuis longtemps sans [vous,
Que ce monde n'est rien pour nous

Sans le bonheur et sans la paix donnés par vous
    Aux vrais amoureux comme nous.
Il le savait avant de l'apprendre de vous
    (Cela ne se dit qu'entre nous),
Que la joie et la paix ne se trouvent pour nous
    Que nuit et jour auprès de vous! »

31 janvier 1900.



CADRAN SOLAIRE NOCTURNE

A ma Nièce, Madame Julien Cordier, née Nelly Maire.

Par le temps clair, lorsque la nuit, magiquement,
S'étoile au firmament,
La Grande Ourse, en tournant autour de la Polaire,
Est mon cadran solaire.

Ce n'est point ainsi que, derrière un transparent,
Se lit, à la lumière,
L'heure du soir qui fuit : c'est le déplacement
Des astres qui m'éclaire

Et me dit : « Dors encore, ou bien réveille-toi.
Ce n'est plus l'horloger, c'est l'éternelle loi
De la Nature qui, seule, me sert de montre.... »

. . . .

Notre penser, parfois, tourne aussi dans les cieux
Autour d'une Polaire invisible à nos yeux,
Mais que le cœur devine et que la foi lui montre.

14 août 1899.





SOMNOLENCE

SONNET

Lassitude des jours où, du soleil brûlant,
Les rayons enflammés des fleurs courbent la tige,
Où la pensée inerte et le corps chancelant
Vers le repos sont entraînés dans un vertige.

Tu dégages l'esprit de l'ici-bas troublant
En berçant la raison d'un séduisant prestige,
Et tu fais entrevoir, lorsqu'il est défaillant,
Au cœur, dans le sommeil, le bonheur qui voltige.

Jours torrides et lourds, épars dans nos étés,
Il vous a bien souvent à son aide invoqués
Le cœur malade, au lieu de fuir votre présence.

Somnolence, langueur, oubli de l'existence
Quand, dans l'être assoupi, rien ne vous interrompt,
Le désir disparaît et les regrets s'en vont.

4 juin 1899.





RÉMINISCENCE DES PLEINES LUNES

A Madame Emile Ambroise.

Lorsque la nuit est belle et le cœur sans soucis
Et que tous ses tourments, par l'espoir adoucis,
Ont fait place au repos qu'offre l'heure opportune,
Il est doux de rêver tout seul au clair de lune;

Doux aussi de bercer l'imagination
De la vieille chanson des choses impossibles,
De mettre son âme en communication
Avec la légion des aimés invisibles.

A l'heure où brille au ciel l'étoile de Cypris,
Il est doux le baiser sur les cheveux d'Iris,
Et, le matin, devant que midi les déflore,
Doux le parfum des fleurs sur les genoux de Flore.

Mais est triste à son tour la page des regrets
Que les jours passés ont laissés dans la mémoire,
Pénible aussi le symbole des beaux œillets
Au langage desquels, jadis, on a pu croire,
Quand dès l'aube on allait confier aux forêts,
Ou le soir à Phœbé ses longs espoirs secrets.

Le seul dictame, alors, est dans la déchéance
Qui, devançant la mort dans le cœur affaibli,
Au fond de la pensée atteint la souvenance
Et repose le cœur en lui versant l'oubli!

30 octobre 1899.





MARGUERITES ET PAQUERETTES

Écrit après le départ de la douzaine de jeunes filles que Marie avait amenées au Fréhaut comme douze rayons de soleil.

A Madame Pauline Parmentier.

Anémones des bois, marguerites des prés,
Fleurs d'indigo, polygalas et véroniques,
Bouquets dont tous les champs sont déjà diaprés,
Hâtez-vous de fleurir et d'ouvrir vos tuniques :
La fenaison s'approche et j'entends le faucheur,
Indifférent à l'éclat de votre fraîcheur,
Qui vient décapiter les fleurs de vos domaines.
Hâtez-vous d'en cueillir, pâquerettes humaines !
Pareilles à vos sœurs que l'on voit refleurir
Après les foins coupés et sans cesse renaître,
Que l'on vous voie, ici, bien souvent reparaître,
Jusqu'à ce qu'un faucheur vienne aussi vous cueillir.

31 mai 1899.



LE BOTTELAGE DU FOIN

Écrit après avoir vu botteler mon foin vendu comme d'habitude au magasin militaire de Lunéville.

22 novembre 1899.

Qu'il a coûté de peine à faucher, à faner,
A remiser, le foin, avant qu'on le bottelle!
Que de fois, pour l'étendre et pour le retourner,
Les râteaux ont lutté contre le ciel rebelle !
Mais aussi que de joie en voyant le beau temps
Abréger le travail des actives faneuses,
Et leur permettre de sommeiller, tout heureuses,
A l'ombre des pommiers, pendant quelques instants!
Et que de joie encor pour les jeunes fillettes
A se ruer sur tous les tas avec fureur,
Puis, venir en riant, sur les pas du faucheur,
Dans les *andins* tout frais glaner des amourettes!

— Un soir pourtant arrive, pour le foin séché,
Le légendaire char sur lequel on l'emporte,
Avec un travailleur sur son faîte juché,
Et qu'à pas lents le clan des ouvriers escorte,
Afin de lui donner, pendant les mauvais mois
Qu'amènera l'hiver, l'abri d'une toiture;
Et c'est avec des jeux et du rire à la fois
Qu'en l'entassant on fête ainsi sa sépulture.
Le foin va donc pouvoir enfin se reposer
Après s'être tant vu secoué par la fourche,
Ainsi que dans le bois, un jour, la vieille souche
A droit au repos qu'on ne peut lui refuser.
— Mais, l'instant vient encor de changer de demeure
Et de vider la place : on a vendu le foin
Et quelques ouvriers s'en viendront tout à l'heure,
Pour le livrer, le botteler avec grand soin,
Car l'État, acheteur, ne veut absolument
Ni foin par l'eau rougi, ni plante délétère,
Et, bien que *bon enfant*, l'Intendance est sévère
Quand il s'agit des chevaux du gouvernement!

C'est fini, vous pouvez refleurir, marguerites,

Emmi les prés, comme celles de mon jardin;
Sans crainte de la faux et jusqu'au mois de juin,
Vous pourrez du soleil recevoir la visite;
L'emballeur, malgré lui, par ordre avait été
Votre fossoyeur, ô pâquerette mignonne! [donne
Mais lorsqu'on doit renaître, il convient qu'on par-
A toute main par qui le corps fut maltraité.

Après avoir fauché du printemps à l'été,
Et repris dans les champs son bécheux en automne,
L'hiver, le botteleur redevient bûcheron,
Repartant en forêt chaque jour dès matines,
Et souvent, en novembre, on entend son juron
Quand il *jardine* le sous-bois rempli d'épines.

23 novembre 1900.



LES LUCIOLES

Le souvenir m'est demeuré, quoique lointain,
Des ébats amoureux, des jeux, des danses folles
Qu'exécutait, à Nice, au fond de mon jardin,
Le soir, le tourbillon ailé des *lucioles*,
Pendant que j'écoutais le bruit rythmé du flot
Qui venait, expirant, caresser le rivage,
Et que pour moi la brise, à l'heure où tout se clôt,
Avait dans son silence un parfumé langage
Que n'ont plus aujourd'hui pour mes rêves vieillis
Les nuits ou les printemps fleuris de la Lorraine :
Ce souvenir me suit au milieu des taillis
Où parfois ma pensée avec lui se promène.

L'absence est une épreuve où succombent tous ceux
Qui n'ont pas dans le cœur une constante image,
Ou dont l'esprit léger, de l'effort paresseux,

N'a pas de son passé conservé l'esclavage.
Chacun est amoureux de voir les *pas* anciens
Dansés aux sons des harpes, rebecs ou violes,
Et moi, j'ai du bonheur lorsque je me souviens
Des soirs de Nice, où folâtraient les lucioles.

24 juillet 1899.



VISION D'INSOMNIE

A ma Petite-Nièce Nelly Méquillet.

Pendant le mois de février,
Le géant Orion, fantastique guerrier,
Portant en sautoir un râteau de jardinier,
Devant mes yeux, chaque nuit, passe,
Entraînant Sirius, ainsi qu'un chien de chasse,
A travers mes sapins qui se dressent en face.
Leurs grands et beaux cônes pointus,
En hiver, en été, de vert toujours vêtus,
Sont, des taillis voisins, où se mêlent leurs fûts,
Comme l'immobile mâture,
Et les astres, en les frôlant dans leur allure,
Semblent donner une caresse à la nature.

16 février 1900.

LA PLUIE

A Madame Edmond Thévenin.

La pluie est tour à tour mauvaise ou bienfaitrice,
Apportant le déluge ou la fécondité,
Ainsi qu'est cet agent d'amour et de caprice,
Le cœur, bourreau cruel ou sœur de charité.

C'est la Déesse qu'on invoque sans justice,
Approuvant ou blâmant son opportunité,
Dont le retour s'attend avec anxiété
Quand au bien général chacun la croit propice.

Les larmes qu'on répand en regret du passé,
Sont pour le cœur la pluie aimée et bienfaisante
Que l'on bénit après que l'orage est passé

La larme ou bien la pluie est toujours caressante
Lorsqu'elle tombe sur un terrain desséché,
Un cœur aigri, un repentir d'amour caché.

Écrit à 6 heures du matin, en écoutant, de mon lit, tomber une pluie bien désirée.

8 août 1899.



BOUQUETS DE FLEURS

Boutade.

Myrte, églantier, luzerne : l'amour est la poésie de la vie.

Feuilles vertes, églantier, myrte : la jeunesse est la poésie de l'amour.

Pervenche, églantier, cyclamen : le souvenir est la poésie du passé.

Pervenche, églantier, bruyère : le souvenir est la poésie de la solitude.

Les fleurs
Parlent à l'esprit quand elles sont isolées;
Aux cœurs,
Lorsque par la pensée elles sont assemblées.

L'amour,
Vit d'espérance et meurt, ou bientôt disparaît
Le jour
Où, pour le savourer, on a tout à souhait.

La chance
D'aimer sans fin, est d'appeler à son secours
L'absence;
Ce n'est qu'en se privant qu'on peut aimer toujours.

30 juillet 1899.



AER

Du vent, qu'il se traduise en zéphyr ou tempête,
La caresse suave ou la violence est faite
De ce même air fécond que l'on vient respirer
Dans les bois, dans les champs, pour se régénérer.

Dans l'attente de son effluve qui délasse,
Je laisse ma fenêtre ouverte jour et nuit;
A mes côtés c'est comme un fleuve d'air qui passe
Et baigne en la frôlant la rive de mon lit.

Vent de la brise ou vent d'orage,
Vent de douceur ou vent de rage,
Qui chaque jour, matin et soir,
Me dit bonjour ou bien bonsoir,

« Aer », nourrisseur de l'enfance
Et des forces réparateur,
De mes vieux ans, par ta présence,
Prolonge encore la vigueur.





IMPUISSANCE, RÉVEIL ET REGRETS DE LA SENSATION

Pensées évoquées lorsque, monté sur une échelle, je cueillais sur mon cerisier préféré, " La Reine Hortense ", ma première cerise de l'année.

Raffinés de sensations, dont l'impuissance
A ressentir n'est que de la satiété,
Avec prudence interrompez la jouissance
Pour lui refaire encore une virginité.
Dans les sens et le cœur, un jour tout recommence
Quand au repos s'ajoute un peu d'illusion,
Et le passé n'est que le souvenir qui danse
Sans fin la valse de l'imagination :
Être fidèle à tout ce qu'on aima consiste,
Au milieu des transports, à ne rien oublier,
Chargeant la souvenance en croupe sur la piste
Du nouveau temple où l'on devra sacrifier.
Dieu fait longue la vie afin qu'on renouvelle
Ce que l'on n'avait dit ou senti qu'une fois,

Et dans notre mémoire il mit une étincelle
Pour rallumer en nous les flambeaux d'autrefois.
Le doux ***bis in idem*** que j'ai vanté naguère,
La ***répétition*** que j'ai chantée aussi,
Ont des charmes nouveaux dépourvus de mystère,
Dont le retour ne sent pas du tout le moisi.
Mais les prémices, ces cadeaux à l'épousée,
Soupirs mourants d'un rêve entouré de secrets,
Dont cependant l'attente est vite dégrisée,
Nous laissent dans le cœur d'invincibles regrets
Qui survivent toujours et que jamais n'efface
L'effort persévérant de la réalité....
Chemins aimés des bois qui conservez la trace
Des pas et des espoirs de ma naïveté;
Jeunes bonheurs, hélas! épuisés tour à tour,
Première initiation au cœur donnée,
Chants des quinze ans, fêtes de la vingtième année,
Il nous faut renoncer à voir votre retour,
Ainsi que ces primeurs qu'offre, dans la nature,
Aux lèvres, le désir d'eau fraîche ou de brûlure,
Soit pour les entr'ouvrir ou venir s'y poser :
La première cerise et le premier baiser.



VARIÉTÉ ET MONOTONIE

A Madame Maurice Boiselle.

Soigner son estomac comme un ami qu'on aime
Est un penchant humain, un sentiment permis;
Pour son bien-être, en plus, on doit approuver même
Le goût du changement auquel il est soumis;

Tandis qu'en amitié changer est félonie,
Se séparer, toujours un acte douloureux,
Qu'on ne souffre jamais de la monotonie,
Et que le cœur par elle est plus gai, plus heureux;

Qu'on voit même en amour, où la constance est rare
L'habitude parfois ménager des transports
Dont l'ivresse un instant fait oublier au corps
Toutes les nouveautés où le désir s'égare.

Laissons à l'estomac, aux sens des gens blasés,
Ce besoin de changer, sans en être l'apôtre,
Mais n'en parlons jamais qu'en termes déguisés
Devant tout cœur qui ne sent pas comme le nôtre.

La femme sans cesse à l'affût de chants nouveaux
Ne se lasse jamais non plus d'un même thème
Et ne peut s'empêcher de trouver toujours beaux
Ces quatre mots : Vous êtes belle et je vous aime.

23 novembre 1899.





PRENDRE ET RENDRE

Je confesse ma faute, au lieu de la défendre,
Et, triste et repentant d'avoir trop entrepris,
Le baiser que j'ai pris je suis prêt à le rendre,
Mais me rendez aussi ce que vous m'avez pris.

VOITURE

Ce qu'on a pris n'est pas toujours facile à rendre.
Le moyen que Voiture imagina jadis
Pour s'absoudre d'un vol sur la route de Tendre
Peut être fort galant et du goût de Chloris,

Mais les virginités de l'amour et de l'âme,
La plante dont la fleur ne s'ouvre qu'une fois,
Le tout premier baiser qu'on reçut d'une femme
Et les premiers soupirs égarés dans les bois,

Le temps qui nous les prend ne peut jamais les rendre :
On voit restituer un portrait qu'on a pris,
D'un serment conserver pieusement la cendre,
De tout ce qu'on aima recueillir les débris,

Et, sur le tard, quand la vigueur nous abandonne,
La nature à nos sens quelquefois la redonne...
Mais c'est un triste adieu, pleurant sa chasteté,
Qu'adresse à qui la prend toute virginité.

3 octobre 1899.



LES CONSENTEMENTS

A Monsieur Charles Guérin.

Pour consentir, l'amour à deux amis s'adresse :
Le premier c'est le cœur et l'autre la raison;
De leurs deux jugements c'est la comparaison
Qui le décide et sert de guide à sa faiblesse.

Presque toujours le cœur a tôt fait de choisir
Et laisse la raison, à l'écart, se morfondre :
Consentir, c'est dans un même élan se confondre,
Abdiquer son pouvoir, être heureux d'obéir.

Quand de la passion l'homme n'est plus le maître,
Il devient promptement son esclave ébloui,
Mais quand, plus tard, il apprend à la mieux connaître,
Il se repent parfois d'un *non*, toujours d'un *oui*.

30 janvier 1900.

LES ENTRAINEMENTS

A Monsieur Charles Guérin.

L'entraînement à la jeunesse sert d'excuse
Pour être pardonné lorsque à la passion
Il n'a pu résister. Hélas! elle en abuse
Et recommence au retour de l'occasion.

Mais il arrive un jour où l'âge inexorable
Ne permet plus au cœur de se réfugier
Dans les entraînements, pour plaider *non coupable*
Où le folâtre temps doit se répudier.

Combien d'hommes alors, pour être respectables
Et mériter de leur passé l'entier pardon,
Chantent palinodie, et qu'on voit, ineffables,
En oubliant leur *oui* se vanter de leur *non*!

30 janvier 1900.



LES SECRETS DE LA TOMBE

A Monsieur le Général L'Hotte.

La tombe a des secrets entourés de mystère
Qu'elle garde sans bruit et sans les révéler;
Son pouvoir absolu consiste à niveler,
A l'aide de l'oubli, tout ce qui fut sur terre,
A mêler, confondus dans le même abandon,
Des cœurs que séparait une haine profonde,
D'un mari confiant l'amour et le pardon
Accordés aux baisers d'une coupable épouse,
Et, dans le même oubli, faussaires honorés,
Génie et dévouements des héros ignorés
Que la mort a ravis au burin de l'histoire,
Peuples dont la légende a perdu la mémoire,
Petits enfants assis à côté des aïeux,
Honnêtes et pervers, bourreaux et leurs victimes,
Émigrants que la mer garde dans ses abîmes

Et dont le flot a seul entendu les adieux....

. . . .

Son inconnu dont la tristesse toujours plane
Sur nous, comme une épée attachée au plafond,
S'impose à l'homme, quoi qu'il fasse, et le condamne
A plonger dans la tombe un regard plus profond.

Mais il est ici-bas d'autres tombes vivantes,
Gardiennes de secrets enfouis pour toujours,
Des orgueilleux déçus ou des âmes aimantes
Dont Dieu seul a connu les pudiques amours.
Énigme qu'interroge en vain la foule humaine.
Au milieu des vivants chacune se promène.
Ni la science ni les yeux perçants des lynx
N'ont encore pu lire et ne pourraient comprendre
Ce que cache dans sa chair de porphyre un sphinx,
Ou dans son cœur fermé l'épouse la plus tendre.

22 novembre 1899.



MYSTÈRES DU SONGE

A Monsieur Alfred Marchal.

Le songe est de la vie un spectacle magique
Où la réalité vécue ou fantastique
Devant le cœur, saisi d'étrange émotion,
Se dresse ainsi qu'un point d'interrogation,
Et met, dans la raison assaillie et troublée,
Comme une apocalypse, un mélange confus
Qui laissent, au réveil, l'âme tout accablée,
De visions, de faits, de souvenirs diffus.

— Or, cette nuit, je vis, en rêvant, un mystère :
Je me tenais assis au sommet d'un donjon
S'élevant dans la nue et dominant la terre,
Et mes regards faisaient sur elle le plongeon.
De là-haut, je voyais, spectacle lamentable,
Passer, fuyant avec des gestes éperdus,

Des peuples affolés, dont les rangs confondus
D'une débâcle offraient l'image inoubliable :
Généraux et soldats, riches et miséreux,
Rois dont les mains serraient encore la couronne,
Les mortels que naguère on proclamait heureux
Et ceux que l'existence inexorable harponne.
Les chiens hurlants, les fauves domptés par la peur,
Les vautours affamés, l'immense phalanstère
De la création qui s'agite sur terre,
Dans une même angoisse étaient pris de terreur.
Puis, quand tout eut passé, les monts et les vallées,
Et les forêts aussi, se mirent à marcher :
Les villes, les châteaux et leurs tours crénelées,
Tout à la fois du sol semblait se détacher....
C'était le cataclysme entier de la Nature
Sur laquelle un brouillard, comme une sépulture,
Lentement étendit son immense linceul...
Et, devant ce néant, l'âme tout alarmée,
Je vis mon propre corps se dissoudre en fumée....

Sur son faîte mon cœur était demeuré seul.

. . . .

Alors je m'éveillai, tout surpris d'être au monde,
Et j'entendis en moi, comme une voix profonde
Qui me disait : De ce songe souviens-toi bien :
Le cœur est tout et, sans lui, le reste n'est rien.

31 août 1899.



LE DOUBLEMENT DE LA VIE

Pour l'homme et ses besoins, ses œuvres et ses rêves,
Le temps de la vie, est, hélas! trop limité,
Et le bonheur qu'il cherche avec avidité
Est toujours incomplet et ses heures trop brèves.
Quand la moitié s'en perd pendant de longs sommeils,
Habiles sont ceux dont la prévoyance allonge
Son cours et, sans troubler la nuit par des réveils,
Doublent leur existence en vivant dans le songe.
C'est là que vont trouver la prolongation
De leurs bonheurs du jour les heureux de ce monde,
Encore là qu'en retrouvent l'illusion,
Semblables aux marins jetant en mer la sonde,
Ceux pour lesquels la vie est pareille à la nuit
Et refuse à leurs sens les douceurs du bien-être,
Dont l'unique désir, sur terre, se réduit
A l'oubli du *présent* et du vague *peut-être*.
Ce sont tous ces bienfaits, dont ils n'ont plus l'espoir,

Que veulent, cependant, ressentir ou revoir
Et vont chercher, au cabaret, le pauvre diable,
Le paysan inculte ou l'ouvrier lassé,
Et que parfois demande, en se levant de table,
A quelque narcotique, un triste déclassé.

Les doctes conseillers, les fâcheux moralistes
Opposés à l'enivrement de la raison,
Aux troubles qui font oublier les heures tristes,
Ignorant les bienfaits du sublime poison,
N'ont jamais eu, dans la souffrance ou dans la peine,
Besoin de sa consolation souveraine.
ô vous, mortels heureux, ayant tout à souhait,
Que le caprice aveugle du Destin pouvait,
En vous créant, faire à ces parias semblables,
Ayez de l'indulgence envers ces misérables!

12 juillet 1899.



LE NOUVEAU JEU

A Charles Fuster.

Quand je me délectais, jadis, à la lecture
Des vers de Saint-Amant, des lettres de Voiture,
Et de l'*Astrée*, au temps où chacun s'enflammait
Pour la belle Julie et l'hôtel Rambouillet,
Les Précieuses, dont s'est tant moqué Molière,
Avaient encor pour moi leur valeur tout entière;
Mais à Jean de Balzac, Malherbe et Sarrazin
On préfère aujourd'hui Daudet ou Richepin;
La *Guirlande* est perdue et sa trace oubliée,
Comme dans la mémoire une rose effeuillée.
On ne dévore plus, enfiévrés de tournois,
Des auteurs de ce temps les romans d'aventure
Où l'on rencontrait des princesses aux abois
Couronnant de leur flamme un guerrier de roture.
De héros sans pareils les exploits fabuleux

Ont perdu le crédit qu'ils avaient autrefois
Du couple Scudéry, pour nous, les vaillants preux
Sont bien fades avec leurs propos amoureux,
Et l'on ne comprend plus ce qui dans Arioste
Charmait et passait comme une lettre à la poste.
Tout cela, dont alors chacun était féru,
De la littérature est un goût disparu.
Les passe-temps charmants de la galanterie
Ont été tous bannis de nos mœurs peu à peu,
On ne s'occupe plus d'Amadis, de Clélie,
Tout a pris fin pour faire place au *nouveau jeu.*
Le temps est loin, où, pendant la veillée des armes,
Un célèbre guerrier ému jusques aux larmes,
S'apitoyait lamentablement sur l'amour
D'une aimable bergère et d'un simple pastour;
Car si, sous son chevet, Charles le Téméraire
Avait Plutarque, le vainqueur de Fontenoi
Lisait l'*Astrée*, et l'on affirme qu'à la guerre
Il ne manquait jamais de l'avoir avec soi. [pagne,
— Aujourd'hui, quand un chef d'armée entre en cam-
Ce n'est plus, tout au loin, sur les bords du Lignon,
Qu'il va chercher un souvenir qui l'accompagne :

Dans sa poche il a mis le portrait tout mignon
Qu'en partant lui donna quelque belle maîtresse,
Et qui dans ses loisirs est le doux compagnon
Rappelant à son cœur les bonheurs qu'il délaisse.





LES ZOILES

A Monsieur le Docteur Toni Saucerotte.

Acquise à prix d'argent, la notoriété
Est un encens dont la renommée éphémère
Laisse tôt dans l'oubli la médiocrité;
Mais le dénigrement, par un effet contraire,
Inflige bien souvent au mérite un affront
Qui parfois à la réputation s'attache
Et dont il faut longtemps pour effacer la tache.
Car c'est fort bien porté que d'attaquer de front
Le talent, en bravant l'opinion publique,
Et c'est chose hardie et qui pose un critique.
Le public, — ce friand de démolitions,
De changements à vue et transformations, —
Applaudira sans cesse en voyant les édiles
Jeter bas une idole, et tous les sous-zoïles,
Du mobile troupeau qu'ils connaissent à fond,

En exploitant le goût, savent bien ce qu'ils font.
Plus un auteur a vu grandir sa renommée,
Plus vite on voit surgir une foule innommée
S'abattant à l'envi sur le triomphateur,
Le déchirer avec perfidie et fureur,
Enivrés de montrer leur personne ignorée
Des débris du manteau d'un grand homme parée.
Le talent acclamé d'Alexandre Dumas
Et la verve de ses thèses paradoxales,
A l'heure de sa mort (ne s'en souvient-on pas)
Ont ameuté contre lui d'immondes cabales.
— Si Zoïle, comme Erostrate, a du renom
Pour avoir essayé de démolir Homère,
Au moins certain talent s'attachait à son nom
Et l'éternel orgueil explique sa colère.
Mais quelle barrière opposer aujourd'hui
Au flot montant des enfants décadents des Gaules
Qui menace de tout entraîner avec lui?...
Se taire et passer en secouant les épaules.

16 août 1899.

INFIDÉLITÉS

Qui n'a pas dans sa vie eu des moments d'erreur
Et ne renferme en soi quelque faute cachée!
Dans son passé, le souvenir, ce déterreur,
En découvre toujours dont elle est entachée.
Les sentiments de l'homme, à son devoir fidèle,
Sont, malgré lui, sujets à l'infidélité;
J'en suis moi-même, hélas! une preuve cruelle,
Dont cependant parfois on m'a félicité :
J'avais au *Vétiver* consacré, sans mélange,
L'hommage mérité d'un culte intransigeant,
Et, m'étant bien armé contre le goût changeant,
C'était entre nous comme un mariage étrange.
En vain tous les parfums, en doutant de ma foi,
A ma porte, longtemps, vinrent faire antichambre,
Je les avais bannis sans pitié de chez moi,
Mais, en les repoussant, j'avais compté sans l'*Ambre*...
Un jour où s'absentait l'invincible rival,

Il vint s'offrir avec son arome idéal....
Je fus conquis, et depuis lors c'est lui qui règne;
Mais quand je pense au Vétiver, ah ! mon cœur saigne !
Je sens que, malgré ma nouvelle passion,
Mon corps sevré de son essence habituelle
Ne pourra se passer d'une sensation
Qu'il a tant ressentie et croyait éternelle,
Tant il est avéré qu'on en revient toujours,
Dit l'ancienne chanson, à ses premiers amours,
Comme ou retourne auprès d'une *vieille maîtresse*,
Le cœur plein d'une exquise et récente tendresse.

D'Aurevilly l'avait dépeint, ce sentiment,
Dans un livre paré de son style magique,
Mais ce récit étrange est-il bien véridique,
Est-ce lui qui raconte ou sa plume qui ment?

13 juillet 1899.



L'USAGE ET LA MODE

Boutade.

L'usage est un tyran dont le règne incertain
Veut cependant qu'à lui le bonheur se soumette.
Manger de la main gauche, à droite avoir son pain,
Est à table la seule attitude correcte;
Quant aux œufs frais, ayant un couteau sous la main,
Peut-être avant trente ans, l'histoire est ainsi faite,
On raillera ceux qui, n'étant plus dans le train,
Les découronneront avec une fourchette.
En fait de bonnes mœurs on peut en dire autant :
Le code de la Mode et de la Bienséance
A banni des festins le corsage montant
Et veut que là le nu soit la seule décence.
Chacun doit se soumettre à ses décisions
Pour ne point s'exposer à des expulsions.
Capable de tout supporter pour être belle,

La femme chaste, un jour, trouvera que c'est bien
De se chausser avec une simple semelle
Pour montrer ses beaux pieds comme fit la Tallien.
N'est-il pas en amour quelque mode nouvelle
Qu'il est bon de savoir pour être bien venu?
Cela ne se dit pas... mais, on croit que le nu
Est bien porté... c'est de l'ancien qu'on renouvelle.

27 juillet 1899.



MORALITÉ IMMORALE ET FATALE

Monorime.

[époque,
A tout âge, en tout temps, chez l'homme, à toute
Au banquet de la chair le désir le convoque,
Et malgré l'idéal que sa pensée invoque,
Dans les égarements où le vouloir suffoque,
L'oreille humaine est sourde au rêve qu'il évoque.
— C'est un fait bien certain et que nul ne révoque,
Qu'une voix, semblable à celle d'un ventriloque,
Parle à notre nature, au plaisir la provoque,
Et, l'ayant convaincue, après un interloque,
Accusant la raison de battre la berloque,
Traite sa résistance en radis que l'on croque.
— Répondant à l'appel, à la fois réciproque,
De la Muse et des sens, accouplement baroque,
L'existence se passe en un double colloque
Où l'ensorcellement de la femme provoque

Le corps à chavirer comme un bateau sans coque.
— Quand le calme revient (bien que cela vous choque,
Madame, qui lisez, seule, ce soliloque),
On voit la Muse, qui de tout cela se moque,
Reprendre avec le cœur un souriant colloque.
Mais en voyant la vie, à l'instar d'une loque,
Traitée ainsi qu'une horloge que l'on disloque,
Quel nom donner à cette existence baroque,
Être humain, ballotté comme une pendeloque,
Entre la chair et l'idéal qui se défroque?
N'es-tu qu'un amphibie et le pendant d'un phoque?

29 juillet 1899.



LES SOUCIS DU JARDIN DE GRAND'MÈRE

J'avais une grand'mère, adorée en plein cœur,
Autant que Chérubin adorait sa marraine,
Différemment s'entend, mais, la chose est certaine,
Depuis ma tendre enfance, avec la même ardeur.
Elle était simple, bonne, économe, ouvrière,
Et, pour me régaler, se faisait cuisinière
Quand près d'elle j'allais, sans jamais me lasser,
Pour fêter mes jeudis, la voir et l'embrasser.
Le passé survivait, présent, dans sa mémoire.
Sur lui, je l'entendis conter plus d'une histoire
D'où les touchants regrets n'étaient jamais absents.
Toutefois, faisant preuve en tout d'un grand bon sens,
Je crois l'entendre encor, dire, en se moquant d'elle,
A certaine marchande offrant de la dentelle :
« Merci, madame, mais conservez-la pour vous,
Cela ne tient pas chaud, il y a trop de trous. »
Dans son jardin, rempli d'herbes aromatiques

Qui lui servaient à faire un baume précieux
Pour tous les maux et lui valait bien des pratiques,
De la fleur du souci je devins curieux.
Il en poussait de tous côtés en abondance.
Sans cesse j'en cueillais, et dans mon odorat
Leur âcre odeur est demeurée en permanence
Comme le crime dans l'âme du scélérat.
Dans le cours de la vie il est des goûts bizarres,
Nés très souvent d'une première impression
Que font certains objets nouveaux, plaisants ou rares,
Sur un esprit qui s'en éprend de passion.
Ici, la rareté n'était pour rien en cause.
Car c'est plutôt le souvenir du vieux jardin
Où ma jeunesse fut heureuse, qu'autre chose,
Qui dans mon cœur a laissé ce culte anodin.
Du jaune du souci j'ignorais le symbole
Et ne savais, enfant, que le nom de la fleur.
Je ne connus que tard le sens de sa couleur
Et comment dans la vie il joue un autre rôle.
Ici, de mon jardin ils ont tous disparu,
Et vainement partout j'en recherche la trace.
Mais je veux, au printemps, sur toute sa surface

En revoir un semis fleurissant jeune et dru.
Je regrette surtout mon beau souci d'Afrique
Qui s'ouvrait le matin pour se fermer le soir,
Étalant au soleil sa royale tunique,
Et disant à la nuit, en s'endormant, bonsoir.
J'en ai d'autres, hélas! mais, ceux-là, sous mon crâne,
Sans cesse renaissants et qu'on ne peut sarcler.
Ma croyance est que c'est un opérateur crâne
Pour les sortir de là qu'il faudrait appeler.
En tous cas, je conserve au compagnon modèle
De tant d'antiques fleurs, sauge, thym, romarin,
Angélique et mélisse, épars dans le jardin
De ma vieille grand'mère, une amitié profonde.
De l'âcre odeur puisée au contact du souci,
Après en avoir vu sa main débarrassée
Plus d'un mortel voulut aussi de sa pensée
Chasser l'emblème, mais n'a jamais réussi.
Pour moi, c'est sa senteur étrange, qu'on redoute,
Qui m'attire surtout vers l'humble végétal,
Et c'est de là qu'est né, pour les parfums, sans doute,
Ce goût que j'ai gardé comme un Oriental.

5 juillet 1899.

LANGAGE DES FLEURS

Marguerite des Prés : M'aimez-vous ?
Bouton de Rose : Je vous aime.

En amour, les aveux sont enfants du caprice,
Aimant à se cacher ainsi que des filous,
Dans la fleur que l'on offre, au fond de son calice,
Et dans les petits coins de tous les billets doux.
— Deux jeunes cœurs s'aimaient, selon toute appa-
Et pour en être sûrs, un matin, l'amoureux [rence,
A l'amie envoya des fleurs de circonstance
Dont l'échange devait remplacer des aveux;
Mais au lieu d'une fleur, en retour de la sienne,
Qu'espérait recevoir son âme éolienne,
Ce fut mieux, — un billet, — qu'il ouvrit en tremblant,
Et dans lequel était, pour unique réponse,
Pliée en quatre, une feuille de papier blanc.
Il crut y lire, amèrement, une *renonce*

L'invitant désormais à ne point insister....
Devant l'enfant il n'osa plus se présenter
Et, pleurant son amour, sans faire de reproche,
Mit tristement la feuille blanche dans sa poche...
Où par hasard, un jour, et bien longtemps après,
L'ayant retrouvée, il examina de près
Ce souvenir resté fidèlement en place,
Et vit, hélas! sur le papier jauni, la trace
D'un petit mot dont son vieux cœur fut ébloui.
Ce mot, presque effacé, disait simplement : *oui.*

2 août 1899.



SONNET JACULATOIRE ET QUADRUPÈDE

Le gai printemps
Rêve, étincelle,
Charme le temps
De qui l'appelle.

De l'ancien temps,
La ritournelle
Plaît quelque temps,
Lorsqu'elle est belle.

Mais du passé
Que l'on ressasse,
Vite on se lasse;

L'homme lassé,
Au cœur morose,
Veut autre chose.

4 août 1899.

MIRABELLES ET QUETSCHERS

A Monsieur Emile Ambroise.

Écrit le 22 avril, en wagon, en voyant défiler les vergers fleuris du Barrois.

Frileuses fleurs d'avril et de la lune rousse,
Espoir de fruits dorés, fleurs du mirabellier,
Cette année où je crains que le gel ne rebrousse,
Le printemps sera-t-il pour vous hospitalier ?

Le fruit brun du quetscher, plus tardif en sa pousse,
Estimé surtout pour son parfum singulier,
Ne peut remplacer la saveur sucrée et douce
De la pulpe si chère à mon goût familier.

Qui pourrait hésiter, chacun se le demande,
Entre la mirabelle et la quetsche allemande?
L'une est en France et l'autre est au delà du Rhin!

Mais quelque chose encor me la rend plus aimée,
La mirabelle par le soleil embaumée,
C'est qu'elle est un enfant de mon pays lorrain.





L'AMOUR DU PRÉHISTORIQUE

Le vase neuf ou le vieux corps, ça se sait bien,
Pour l'antiquaire et pour les sens comptent pour rien,
Mais aux yeux de tous les amateurs de l'antique,
Pour le succès, parlez-moi du *préhistorique*!!

Comme presse-papier, j'ai (quoi de plus ancien!)
Sur mon bureau, des coprolithes de saurien,
Dont la beauté, l'aspect et l'état véridique
En font un objet de convoitise publique.

Oh! pour montrer combien la patience, en tout,
Est précieuse et vient de chaque chose à bout,
Que le temps est, des professeurs, le meilleur maître!

Lui qui, détruisant tout, grâce à l'oubli, fait naître
Dans le cœur, des débris, le penchant insensé,
Et, de l'immonde, sait parfumer le passé.

10 octobre 1899.



LA LÉGENDE DE LA BREBIS

La femme, avec son cœur, quand il est bien épris,
Invente et donne vie à plus d'une légende,
Et, chaque fois qu'il s'est agi de propagande,
De ses succès on n'a jamais été surpris :
Devant son tribunal, la Brebis représente
La bonté, la douceur et la soumission;
Pour elle on sait qu'il n'est personne qui ne sente,
Au jour de l'abattoir, de la compassion;
Tout homme, en écoutant son bêlement si tendre,
A pitié de son sort, sent tout son cœur se fendre,
Et pense au souvenir du Bon Pasteur.... Eh bien,
Contre cette légende il faut que je m'insurge :
Indocile au berger, ne craignant que son chien,
Caractère têtu, ne suivant que Panurge,
Le cœur de la brebis n'a que des appétits,
Et doit être flétri pour son indifférence,
Car c'est la seule mère, au jour de leur naissance,

Qui sans émoi se laisse enlever ses petits!...

. . . .

Et cependant longtemps, « sur les bords de la Seine »
Où Deshoulières a fait paître son troupeau,
Les tendres cœurs auront toujours plaisir nouveau
A relire les vers de *celle qui les mène.*

17 juillet 1899.



A CAMILLE FLAMMARION

En réponse à mon admission dans la Société Astronomique de France.

Dans la Société d'Astronomie, en France,
Où vous m'avez admis, moi, collègue ignorant,
Vous m'avez dit qu'afin d'allonger l'existence
On avait un secret dont vous étiez garant.

Sous cet avis se cachait-il une morale?
Est-ce donc que le charme des relations
Et la sérénité des occupations
Seraient, pour vivre, une recette magistrale?

Ou que l'attrait vainqueur du groupe féminin
Dont, pour son entourage, a fait choix Uranie,
Nous ferait obtenir sans cesse un lendemain?

Ce talisman sauveur est-il, chaque matin,
De lire, en s'éveillant, l'alléchant Bulletin
Et, de tous vos écrits savants, la poésie?

14 juillet 1899.





RETOUR DE VOYAGE

Après une relecture de " Lumen "
à mes enfants.

Malgré mes vœux d'ermite et malgré mon grand âge,
Je viens de faire, mes enfants, un long voyage,
Tout seul, sans malle, enfin sans rien à mon usage.
— Comment! sans être accompagné par l'un de nous,
Partir ainsi, grand-père, à quoi donc pensiez-vous?
Allez-vous tous me dire, et que c'était peu sage!
— Ah! chers petits, c'est que cette expédition
Ne pouvait s'accomplir que seul et sans bagage.
Deux mots vous en donneront l'explication.
La voici simplement : je reviens de la Lune!
— Pendant que vous dormiez, trouvant l'heure op-
Sans me servir des procédés de Bergerac, [portune.
Usant d'une méthode aujourd'hui fort en vogue,
Avec une invocation *psychique*... crac!

Voilà que, tout d'un trait, en plein éther je vogue
Et redescends sur le satellite rêvé,
Presque aussitôt parti qu'aussitôt arrivé;
Sans plus attendre ce qu'on vient de nous promettre,
De le voir l'an prochain à distance d'un mètre.
— Si, pareil au vieillard dont a parlé Nadaud,
Voulant, avant que de mourir, voir Carcassonne,
J'avais dit que, tout comme ce bon vieux rustaud,
Je voulais voir la Lune, — assurément personne
N'aurait douté de la perte de ma raison.
Cependant, j'en arrive avec toute ma tête,
Ayant trouvé des gens d'une bonté parfaite,
Supérieurs à nous par la comparaison. —
L'air y renferme tout ce qui sert à la vie
Et, sans manger, on se nourrit en respirant,
Ne soupçonnant en rien le spectacle écœurant
D'actes auxquels notre nature est asservie.
Mais le mariage est à ce peuple inconnu,
Chacun se reproduit sans douleur et sans peine,
Dès que le corps, à certain âge est parvenu,
Comme la fleur des champs dont est mûre la graine;
Un être tout pareil à la mère, à l'aïeul,

A son flanc pousse, ainsi que la chose se passe
Dans les oignons de la tulipe et du glaïeul.
Pas de femme jalouse, ou d'homme qui se lasse
Du bonheur, de la joie et du gouvernement.
Vous désirez sans doute que je vous révèle
Le moyen que l'on a, dans cet état modèle,
Pour être heureux ainsi; — or, voici le comment :
Au centre de la Lune est un gros bloc d'aimant
Occupant le sommet d'une montagne immense,
Comme un Bouddha passif tout fier de sa puissance,
Et qui n'attire pas uniquement le fer,
Mais tout : le bois, l'or et l'argent, l'âme et la chair;
Exerçant un attrait dont on subit l'empire,
Après lequel et sans repos le cœur soupire,
Ainsi qu'on voit des saints, dans le ravissement,
Indifférents à tout autre délassement,
Aux pieds de l'Éternel, la phalange pressée
De sa vue occuper leur constante pensée.
Chacun s'incline ici devant le bloc d'aimant
Qui sur le peuple subjugué règne et gouverne.
On n'y connaît pas plus ce qu'est un parlement
Qu'un café-restaurant, cabaret ou taverne.

Et la paix y fleurit sans interruption
Grâce à la passion étrange et toujours même
Qui tient tous les cœurs sous sa domination.
L'amour de son prochain étant la loi suprême,
On passe la vie à s'aimer éperdument.
— Que c'est chose admirable et doit être charmant
D'aller voir tout cela! Nous vous prions, grand-père,
Une autre fois, quand vous voudrez quitter la Terre,
Pour retourner là-haut, de nous prendre avec vous!
— Il me faut renoncer à ce bonheur si doux
De pouvoir exaucer, hélas! votre supplique;
Bien que, pour vous, mon cœur soit plein de vœux
Mon amour égoïste en est la cause unique. [fervents,
Je suis vieux et ne puis quitter, mes chers enfants,
Cet ici-bas où j'ai mes vieilles habitudes,
Et vous, là-haut, ignorant mes inquiétudes,
Vous croyant déjà dans la Sion des élus,
Vous n'en sauriez partir : — je ne vous verrais plus.





LA BURE DE LA SAINT-JEAN

EN RIMES FÉMININES

Souvenir du 25 juin, au Fréhaut.

A Jeanne.

Depuis qu'on se souvient d'Hériménil-en-France,
On fête la Saint-Jean par une grande bure[1]
Sur le haut de la Ronce, où l'on se met en danse
En rondiant autour, tout le temps qu'elle dure.

Mais hier, il pleuvait, fâcheuse circonstance,
Et les danseurs en rond faisaient triste figure,
Désespérant déjà de la flambée immense
Qui devait éclairer, le soir, la nuit obscure,

1. Mot du patois lorrain signifiant *feu*.

Lorsque les cœurs, au ciel racontant leur souffrance,
Obtinrent grâce... et grands et petits en mesure
Tout autour du brasier sont partis en cadence.

Rien n'est tel que le cœur (honni qui mal y pense!)
Pour entraîner le corps à braver la nature,
Malgré le temps, la critique et la médisance.



KIRSCHWASSER

A Monsieur Maurice Boiselle.

J'adore ton parfum, liqueur du cerisier,
C'est de lui seulement que mon cerveau s'enivre,
Car je ne te bois point et n'ai besoin, pour vivre,
Que d'air pour mes poumons et d'eau pour mon gosier.

Mais la cause surtout, pour laquelle je t'aime,
C'est que je suis un peu ton père nourricier :
Un alambic t'a mis au jour sous mon hallier,
Et moi je t'ai tenu sur les fonts de baptême.

A ces titres, tu dois m'être doublement cher!
Aussi la terre qui fut ici ta marraine
Jamais ne t'adressa qu'un seul reproche amer :

Kirschwasser, fils de la plantureuse Lorraine,
Depuis longtemps, ce reproche, tu le connais,
C'est de ne pas avoir, en France, un nom français.

1er août 1899.



LE MUTISME

Lorsque la tenue est polie,
Le mutisme est une vertu.
A la messe, dans l'homélie,
Ce mot, je l'ai bien entendu.

Mais pratiquer toute la vie,
Ce silence qu'on glorifie,
C'est dur, et pour ce temps perdu,
Du Ciel qu'aurons-nous obtenu?

Quand on garde ainsi le silence,
On dit que Dieu, pour récompense,
Nous met au nombre des élus;

Mais ceux qui gardent le silence
Au tribunal de pénitence,
Du Paradis seront exclus.



LE PACIFICATEUR UNIVERSEL

En vain le monde entier s'est mis à la recherche,
Pour l'union possible entre ses habitants,
Du pacificateur universel qu'il cherche
Depuis longtemps.

L'apôtre Azaïs et Bernardin de Saint-Pierre,
En prêchant le moyen d'être heureux sur la terre,
Ont tous les deux, malgré leurs efforts persistants,
Perdu leur temps.

Pourquoi voit-on l'humanité marcher sans cesse
A contretemps,
Toujours en désaccord, se plaindre avec tristesse
Des temps!
Et que n'imitons-nous nos vieux seigneurs et maîtres,
Les thermomètres,
Qui sont toujours d'accord, contents ou mécontents
Du temps!

LA FLEUR DE L'ÉGLANTIER

A Jeanne.

Ce matin j'ai pu voir enfin, grâce au soleil,
S'ouvrir sur son rosier la première églantine :
Elle était blanche et rose et simple d'appareil,
Et je pensais à toi, ma Jeanne, on le devine.

Cette fleur, tu l'aimais; tes yeux eurent des pleurs
En lisant son emblème au langage des fleurs;
Avant de le savoir, tu t'en étais parée,
Et, d'un cœur confiant, tu l'avais admirée.

De l'amour malheureux sut-on jamais pourquoi
On en fit le symbole?... Il est certain, pour moi,
Que l'églantine a pris l'emblème qui t'afflige
Pour n'être pas cueillie et mourir sur sa tige.

Image de candeur et de virginité,
Elle dit aux amants : Respectez ma parure;
L'impatience est de l'amour l'infirmité,
Laissez la rose où l'a fait naître la nature.

C'est à quoi je songeais, Jeannette, en te voyant
Fixer à ton corsage un bouquet d'églantines,
Mais si ton cœur fait fi du symbole, en cueillant
La fleur de l'églantier, prends garde à ses épines.

17 juin 1899.





LES MÉFAITS DE LA VALSE

Deux jeunes cœurs, après une valse insensée,
Naïvement émus en se quittant,
Parfois ont échangé, pendant un court instant,
Les baisers purs de la même pensée.

Mais l'amour qui les guette et se croit tout permis,
Bientôt, à leur insu, sans qu'il se montre,
De la pensée au cœur, puis aux lèvres a mis
Les innocents baisers de la rencontre.

Alors tout devient fièvre et désir enflammé
Dans l'âme et dans la chair ensorcelée,
Aucun autre souci que celui d'être aimé,
Plus de repos dans la raison troublée!

C'est ainsi que, souvent, d'un amour imprévu,
  Sans le savoir, la valse est la complice,
Et que le cœur, pour prix d'un bonheur entrevu,
  Fait de sa paix le complet sacrifice.

28 janvier 1900.





L'ÉTERNEL RECOMMENCEMENT

Sonnet.

A Madame Alfred Marchal.

La mode sait parfois inventer quelque chose,
Pour les yeux féminins, tout à fait inconnu,
Et pour lesquels, malgré un résultat qui fausse
Le bon goût, c'est toujours un bonheur obtenu.

Dans un pays lointain, de chemins dépourvu
(Nouvelle région jusqu'à cette heure close),
Qu'ils auront, de bonheur ignoré, forte dose,
Les premiers voyageurs qui l'auront parcouru!

Mais des bonheurs du cœur il n'en est pas de même,
C'est en vain qu'on voudrait en varier le thème :
Dans tous les procédés, essais et changement,

Plus rien n'est inconnu; — la même ritournelle
Célèbre également la douceur éternelle
D'aimer et son éternel recommencement.

20 août 1899.



LE PARTERRE DU JARDINIER

L'orgueilleux citadin,
Tout vain de la magnificence
D'un logis sans jardin,
Ne connaît pas la jouissance
De cueillir le premier,
Avant toute main étrangère,
Les fleurs d'un beau parterre
Dont on fut seul le jardinier.

Le cœur aussi de même
Tient, ainsi que le jardinier,
A cueillir le premier
La fleur de la beauté qu'il aime.
Mais, hélas! l'heureux cœur
N'a qu'une fois ce doux bonheur,
Car la fleur éphémère
Ne renaît plus sur son parterre.

3 février 1900.



LE RÉVEILLE-MATIN

PAROLES MISES EN MUSIQUE PAR MADAME EMMA BOISELLE

Quand la vie est jusqu'au bout dépensée,
Ne laissant plus qu'un souvenir lointain,
Pour la revoir, l'homme a dans sa pensée
Et dans son cœur un réveille-matin.

L'ère des jours vécus de la jeunesse,
Fantôme rose aux mains pleines de fleurs
Où la rosée a mis seule des pleurs,
Devant les yeux mi-fermés se redresse.

Le cœur qui se souvient d'avoir aimé,
De ce doux temps a gardé la tendresse
Et le frisson de l'ancienne caresse
Des longs baisers qui l'avaient enflammé.

L'heure qui fut sans amour dépensée
Nous apparaît comme un regret lointain
Qui sert, hélas! de réveille-matin
Au triste cœur, à la triste pensée.

9 janvier 1900.



LES PROJETS

Contre les passions, saines ou insensées,
Les projets sont toujours un puissant talisman,
En occupant l'esprit d'incessantes pensées
Où le cœur quelquefois mêle un peu de roman.
Pour tous les âges, ici-bas, sources de rêve,
Ils peuplent de désirs le cerveau de l'enfant;
Devenu grand, plus tard, ils colorent sans trêve
Les aspirations du cœur adolescent;
Et quand il marche au dur assaut de l'existence,
Sur Pégase il emporte un ballot de projets
Qu'il rapporte, au retour, à peu près tous complets,
Mais consolé par cette immortelle espérance,
Souvenir de Pandore, éternelle leçon
Pour l'homme toujours pris par le même hameçon.
C'est une voie où jamais le cœur ne dévie,

Que jeune il a suivie et parcourt sur le tard,
C'est ce qui reste un jour, ai-je écrit quelque part,
Au fond d'un verre, hélas! où l'on a bu la vie!

28 juillet 1899.





RÊVEUR BREDOUILLE

L'imagination continue, au réveil,
Bien souvent un voyage enfanté dans le songe;
L'homme est un voyageur, dans son lit, sans pareil,
Quand il montre à son cœur l'avenir, — et qu'il songe.

Il va chercher bien loin, sous des cieux inventés,
Des mots, des faits et des sujets de rêverie,
Et leur demande, en suppliant, des nouveautés
Pour remplacer celles dont la source est tarie.

Mais son esprit, en vain, dans tous les firmaments
A fait un long voyage, — il en revient bredouille,
Et c'est découragé de l'univers qu'il fouille,
Qu'on le voit recourir aux mêmes éléments :

Les femmes et le cœur, outils indispensables
Aux poètes autant qu'aux faiseurs de romans;
L'amour et ses méfaits, sujets inépuisables
Tant qu'il existera sur terre des amants.

21 août 1899.



APRÈS L'ORAGE

La paix du cœur fait voir, au sortir d'un naufrage,
Entouré d'arc-en-ciel, un horizon nouveau,
Et la pluie, en cessant, lorsque est passé l'orage,
Comme carte d'adieu, fait de grands ronds sur l'eau.

Quand le soleil revient visiter une plage
Bien longtemps délaissée, au Pôle, sans flambeau,
La plage lui pardonne, oubliant son veuvage,
Pour lui sourire ainsi qu'un enfant au berceau.

Le cœur est oublieux de tout ce qui s'efface :
De l'insuccès d'un jour que le succès remplace,
Du refus d'un baiser qui plus tard s'est donné,

D'un rival détesté devenu misérable,
Du nenni dans les bras d'une femme adorable,
Et d'un péché d'amour quand on l'a pardonné.

26 juillet 1899.





LE TRICOT

Fantaisie-madrigal adressée à une belle Madame dont le nom n'est pas connu de mes lectrices, car l. n. é. o. p. y. l. l. a. v. q. é. l. é. d. c. d.

Quand, sans savoir pourquoi, vous êtes affaissée,
Madame, le tricot vous le dirait pourtant :
Toujours s'ouvre la cage où dormait la pensée,
En tricotant.

Pour écrire, soit prose ou vers, l'homme a la plume,
La femme sait apaiser son cœur en chantant,
Mais rien ne vaut le souvenir que l'on exhume
En tricotant.

En gardant les dindons, la fille de campagne
Rêve d'amour champêtre et de bonheur constant,
Et son imagination les accompagne
En tricotant.

A la ville, en hiver, l'impotente vieillesse,
Jalouse du passé, tout en le regrettant,
Au coin du feu revoit les ans de sa jeunesse
En tricotant.

Parfois la femme, dont les mains ne sont pas libres,
S'en console en lisant un livre palpitant
Qui fait bondir son cœur, vibrer toutes ses fibres,
En tricotant.

Il faut alors avoir recours à la prière
Pour chasser le démon devenu trop tentant,
Et les gens vertueux disent tous le rosaire
En tricotant.

Mais puisqu'il est permis de parler et de lire
Sans s'exposer à se tromper à chaque instant,
Que sans crainte l'on peut regarder et sourire,
En tricotant,

Madame, vos beaux yeux, qu'un noir sourcil enchâsse,
Ignorez-vous combien mon cœur serait content
Si je pouvais les voir me regarder en face
En tricotant?

4 décembre 1899.



L'AFFECTION

Sonnet.

A Madame Adrien Evrat, née de Muller.

La vraie affection est immatérielle,
La sympathie en est l'agent provocateur;
Dans le chagrin elle est un baume pour le cœur,
Dans nos bonheurs sa joie à la nôtre est pareille.

C'est une douce amie, à nos côtés, qui veille
Et de nos actions se fait le défenseur;
Son dévouement n'a rien de jaloux qui surveille,
Constant et sans calcul, c'est celui d'une sœur.

Au lieu d'éprouver les défaillances de l'âge,
Sa force s'en accroît et jamais ne partage
La satiété que subit la passion.

Heureux ceux qui, dans les derniers jours de leur vie,
En renonçant à tout, n'ont gardé d'autre envie
Que de les parfumer avec l'affection!

12 décembre 1899.





LE HASARD

A Madame Adrien Evrat.

Le Hasard, c'est Dieu incognito.
SOLANGE CLÉSINGER

Lorsque le bon Dieu veut garder l'incognito
Pour venir sur la terre et rester invisible,
Il s'habille en Hasard, et c'est sous ce manteau
Qu'avec son aide, il n'est pour nous rien d'impossible.

C'est de ce Dieu-Hasard qu'on attend *in petto*
L'appui pour triompher d'une femme insensible
Ou pour atteindre un but souvent inaccessible
Dont le rêve voudrait s'emparer aussitôt,

On se confie à lui comme à la Providence;
Au jeu, lorsqu'on bénit ou qu'on maudit la chance,
C'est lui que l'on salue ou de lui qu'on se plaint;

Quand on aime, c'est lui qu'on invoque et qu'on craint,
Et s'il servit un peu l'amitié qui nous lie,
Madame, près de vous, jamais je ne l'oublie.



REVOIR

A Madame Jeanne Saint-Jacques, née Ladureau.

Le besoin de revoir est un besoin d'aimer,
Celui qui n'en a pas la tendre inquiétude,
Infidèle au passé, voit pour lui se fermer
Un bonheur qui souvent berce la solitude.
Si l'espoir de rejoindre un jour les disparus
Est un rêve du songe ou de la foi profonde,
Celui de contempler encore dans ce monde
Tout ce que l'on aima, toujours nous laisse émus.
En vain le temps, quand il régla l'oubli des choses,
Pour aimer n'octroya que la saison des roses,
Le souvenir, gardien fidèle du passé,
Permet toujours au cœur que l'amour a blessé
De se plonger dans la fontaine de Jouvence.
Tel celui qui revoit après trente ans d'absence

Une forêt, aux baliveaux déjà vieillis,
Dont tout jeune il avait parcouru le taillis,
Et qui, ramassant là ses visions fanées,
En rajeunit sa vie et ses vieilles années.

. 3 septembre 1899.





A DEUX

A Jeanne.

Jeanne, quand près de toi quelque sujet m'inspire
Des vers que je voudrais être seul pour écrire,
Malgré ma tendresse et tes soins affectueux,
C'est gênant d'être *à deux*.

Cependant, en allant, l'autre jour, à la messe
A Moncel, en suivant des prés mous et fangeux,
Lorsque tu m'as servi de bâton de vieillesse,
C'était bon d'être *à deux*!

La solitude est le sanctuaire du rêve,
Et de leur compagnie ils ont dû bannir Ève
Tous ceux qui de lui sont constamment amoureux....
Comment rêver *à deux*?

Mais quand on s'est lassé du rêve solitaire
Et que le cœur demande un peu moins de mystère,
Lorsqu'on lui cède, il faut, si l'on veut être heureux,
Alors se mettre *à deux*.

6 novembre 1899.





SCRUPULE PAIEN POÉTIQUE

A Madame *******

On a beaucoup parlé des amours de Daphnis
Et discuté ce qu'il en eut de joie entière;
N'ayant pas sous la main le vieux berger Tircis,
Madame, je vous prends pour juge en la matière.

Il est de nombreux cœurs, perdus dans l'Idéal,
Dont l'amour est tout simplement sentimental.
Le matin un doux rêve et le soir une ornière :
Chacun goûte la poésie à sa manière.

Enguirlandés de pampre et chantant évohé!
D'autres, dans les leçons de Daphnis à Chloé,
Préfèrent la dernière à la toute première :
Chacun comprend la poésie à sa manière.

Quant à moi, sans donner à l'un ou l'autre tort,
Mon exemple mettrait tout le monde d'accord,
Car j'aime autant la première que la dernière :
Chacun entend la poésie à sa manière.

novembre 1899.



PASSION ET VOLONTÉ

**Sonnet sur deux rimes
que mon fils m'a dissuadé d'adresser à Madame *******

Si vouloir c'est pouvoir, il n'est rien d'impossible,
Et de la *volonté* les efforts persistants
Triompheraient toujours de la femme insensible
Ou des rêves d'amour occupant ses instants.

Hélas! la *passion*, indocile, impaisible,
A des besoins de liberté plus insistants
Dont le pouvoir résiste à la raison longtemps
Et même quelquefois devient irréductible.

L'homme qui sans faillir veut rester impassible
En présence de tous les désirs irritants,
Doit sans cesse s'armer d'un courage invincible;

Mais, en dépit d'une froideur crue inflexible,
Combien de cœurs pourront se montrer résistants
Aux appels du sourire, à sa force invisible!

11 décembre 1899.



PÉCHÉ MIGNON

A Madame ********

La coquetterie, c'est l'esprit mis au service du désir de plaire. (George Sand, *Mont Revêche*, p. 98.)

Entre le pur amour et la coquetterie,
Le besoin de chérir ou celui d'être aimé,
Est-il vrai que, pour faire un choix, le cœur varie
Et peut être des deux à la fois affamé?

Et, ce besoin de plaire, chez la femme,
Fait-il obstacle au profond sentiment,
Peut-il ravir à sa vie, à son âme,
Le pouvoir d'un sincère attachement?
Les hommages, dont sans relâche elle aime
A voir brûler à ses pieds les encens,

Est-ce aux dépens de son propre cœur même
Qu'elle introduit leur trouble dans ses sens?

Après avoir vidé tout le carquois du charme,
Dans ses mains, la coquetterie est-elle une arme
Pour retenir un cœur qui loin d'elle fuirait
Et que son cœur ardent sans rival aimerait?

Le fluide, chez elle, est-il donc seul coupable,
Ainsi que la lumière envers les papillons,
Ou la chair qui de loin fait rugir les lions,
Des appels dont le cœur n'est en rien responsable?

. . . .

Coquetterie ou flirt innocent et bénin
Et toujours captivant de l'attrait féminin,
De l'amour triomphant amorce indéniée,
Ce sont les ignorants qui t'ont calomniée.

18 novembre 1899.

PERPÉTUEL HOMMAGE

Sonnet

A Madame Malgras, née Corinne de Mirbeck.

Sur l'existence, qu'à tout âge elle parfume,
La femme, par les sens ou son charme idéal,
Esclave ou libre, exerce un pouvoir sans égal,
Et sans cesse son nom est au bout de ma plume.

On la veut fuir en vain, les désirs qu'elle allume
Enflamment le Français comme l'Oriental,
Ses lèvres ou son cœur sont un besoin fatal
Dont la perte à jamais laisse un regret posthume.

A nos côtés elle siège toujours :
Présente, on lui raconte ses amours;
Absente, elle est comme un soupir des choses.

Espérance ou souvenir de bonheur,
Jeune, on lui jette en pâture son cœur,
Devenu vieux, on lui porte des roses.

19 juillet 1899.



LE DÉPART DES ROSES

Paroles mises en musique par Madame E.-B.

Il est fini le temps des roses,
Leurs doux parfums s'en sont allés
Vers le pays, tombeau des choses,
Où vont les soupirs exhalés,

Ainsi que dorment ensablés
Les souvenirs des fleurs écloses
Sur les rivages désolés
Couverts jadis de lauriers-roses.

Tous leurs beaux pétales ailés
Se sont au Bengale envolés
Où, malgré la métempsycose,
On voit toujours fleurir la rose.

Parfum si cher aux cœurs troublés,
Quand mes paupières seront closes,
Guide mes mânes esseulés
Dans la contrée où tu reposes.

18 juillet 1899.



LE CHOIX ET L'HOMMAGE

A Madame René Daubrée.

Qu'il s'agisse d'amour, de peinture ou d'odeur,
Le choix, pour ceux qu'il touche, est une récompense,
Mais chez les délaissés, artiste, femme, ou fleur,
C'est toujours, en secret, une vive souffrance.

Au contraire, l'hommage, écho discret du cœur,
Ne fait pas de jaloux; c'est une préférence
Délicate et naïve et dont la déférence
Ne saurait alarmer la plus pure candeur.

L'hommage, comme offrande, est permis à tout âge,
Au vieillard, à l'enfant, et même au cœur volage:
C'est un aveu de la pensée au sentiment.

Le mien, qui va vers vous, madame, en ce moment,
Vous dira ce qu'il m'est d'oublier impossible :
Le souvenir de votre charme irrésistible.

28 janvier 1900.



LE PASSÉ

A Madame Jules Texier, née Bruand.

De ces anciens bosquets qu'ont parcourus nos pas,
La splendide cité que vous fîtes construire,
A supprimé les traces, mais n'empêche pas
D'entendre au loin la voix de ce temps-là bruire.

Le trait d'union dont le cœur n'est jamais las,
C'est celui du passé que rien ne peut détruire,
Que le temps rend plus fort au lieu de le réduire
Et qui ne disparaît que devant le trépas.

Des jours vécus toujours il reste quelque image
Par nous plus regrettée, et, pour lui rendre hommage
Et la revoir, sans cesse on voudrait rajeunir.

Il est doux d'évoquer du passé la présence, [pense,
Quand on sent dans son cœur, chaque fois qu'on y
Madame, n'être pas seul à s'en souvenir.

14 février 1900.



TABLE

42600. — Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris.